

Pour non-liseurs

Volume 32, Number 5 (191), October 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31947ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 32(5), 163–166.

POUR NON-LISEURS

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Les mots éducationnels

Dans l'introduction à son *Dictionnaire actuel de l'éducation* (Larousse, 1988), M. Rénaud Legendre explique que lorsqu'il a entrepris sa tâche géante, il y a seize ans, il sentait un besoin de mots. La langue de tout le monde craquait devant les nouveaux mystères pédagogiques. Le discours des professeurs de professorat tournait court; leur enseignement était plein de silences inquiétants. Il est temps, se dit M. Legendre, d'inventer une langue pédagogique indépendante, et il répertoria 57 000 éléments terminologiques strictement éducationnels. Si M. Legendre avait fait son dictionnaire il y a 30 ans, il aurait eu 50 pages, ou à peine plus. Aujourd'hui, 680! À côté, avec ses 397 maigres pages, le *Dictionnaire de l'ésotérisme* de Pierre Riffard fait figure de carnet. Voilà donc l'ésotérisme enfoncé. Les professeurs de professorat doivent maintenant donner dans l'excès de vitesse, ne serait-ce que pour arriver à nommer une seule fois, au cours de leur carrière, chacun des mots éducationnels. S'ils y parviennent, ils ne disent sûrement rien d'autre. Le marathon d'énonciation suffit.

Ouvrons le *Dictionnaire actuel* à la page 263. On nous y renseigne sur le sens de l'évaluation sommative. Il faut savoir que le sens de l'expression est double. L'évaluation sommative est à la fois une démarche et un mode. La démarche sert par exemple à «la reconnaissance des acquis

expérientiels». Une fois averti du double sens de l'expression, il est bien important, pour ne pas se fourvoyer, de distinguer cette évaluation sommative de la diagnostique, de la formative, de la formelle, de la globale, de l'informelle, de la normative, de la pédagogique, de la ponctuelle, de la secondaire, de la spécifique et de l'uniformisée. N'est pas pédagogue qui veut; on voit qu'il y faut beaucoup de doigté, sinon, quels risques de ratés dans la diplomation des sujets!

J.-P.I.

Pour quelques mots

Le Contrat naturel de Michel Serres (François Bourin, 1990) parle du temps des horloges et du temps des intempéries. Il évoque ceux qui vivent dans le premier, ceux dont l'existence dépendait du second: «Deux hommes jadis vivaient plongés dans le temps extérieur des intempéries: le paysan et le marin, dont l'emploi du temps dépendait, heure par heure, de l'état du ciel et des saisons.» Ces hommes-là ne pouvaient vivre comme si le monde n'existait pas. Michel Serres leur oppose tout ce qui vit dans les codes, les étages, les réseaux de communication, le langage, la pensée a-cosmique, le commentaire à gogo, et jamais plus dehors avec les choses. Perte du monde et perte de la religion, c'est peut-être même perte: «Qui n'a point de religion ne devrait pas se dire athée ou mécréant, mais négligent. La notion de négligence fait comprendre notre temps.» S'ensuit un nouveau départ, animé par le commandement d'aimer le monde. Porteur d'une éthique où la physique a plus d'importance que la cité, le contrat avec la planète relègue à l'arrière-plan «Sartre et les politiciens moralistes», à qui «nul n'osait répondre qu'ils ignoraient la physique». Dans ces derniers mots en particulier, il m'a semblé toucher quelque chose que j'attendais depuis longtemps.

J.-P.I.

Un miroir brisé

Il y a beaucoup de pendus dans *Cosmos* de Gombrowicz, que Gallimard propose maintenant dans la collection «Folio». On le lira pour comprendre que l'univers a explosé sans que nous y prenions garde. *Cosmos* est un miroir brisé, une bouteille cassée dont chaque tesson doit révéler ce qui a été son contenu. Les pendus — moineau, chat, bout de bois, homme — sont retrouvés près d'une auberge. Là s'arrêtent Witold, le narrateur, et Fuchs, son compagnon. La fille de l'auberge a une bouche de batracien. Qui a pendu? *Cosmos* n'est pas un roman policier. *Cosmos* est à peine un roman, plutôt un éclat de verre. Les gestes des personnages en sortent grossis, lents, dérisoires. «Je souris au clair de lune, adouci par la pensée que l'esprit est impuissant devant la réalité qui déborde, qui détruit, qui enveloppe...»

M.-A.L.

Perplexité

Les Images, récit de Louise Bouchard, est entré en 1989 dans la collection «Typo». La couverture présente un concert critique triomphal, comme il est d'usage dans cette collection où les livres ne semblent pas pouvoir flotter sans bouées. On parle d'une prose «d'une pureté, d'une vérité bouleversantes»; d'une «écriture superbe de simplicité et de transparence, qui engendre des images éblouissantes»; d'une «langue efficace, à la fois précise et lancinante»; d'une «émotion à l'état pur». À la lecture, ces déclarations se confirment, mais le nom de l'auteur d'*Aurélia* me vient souvent à l'esprit, et quelquefois avec une insistance vraiment gênante. Je choisis de le chasser, mais à la fin du récit, le voilà qui revient, dans une note inattendue: «Louise Bouchard a poursuivi des études... Sa thèse, qui a pour titre *Gérard de Nerval...*» Ah bon! C'était donc ça: les funestes traces d'une thèse. J'aurais dû m'en douter: par-delà *Les Images*, les critiques de la couverture désignaient on ne peut

plus clairement Nerval, quoique sans le nommer. Le sujet de ma perplexité est justement là: dans le fait qu'on ne l'ait pas nommé.

J.-P.I.